

## Laval théologique et philosophique



# GALIBOIS, Roland, VALCKE, Louis, *Le Périple intellectuel de Jean Pic de la Mirandole suivi du discours De la dignité de l'homme et du traité L'Être et l'Un*

Maurice Lebel

Volume 52, numéro 3, octobre 1996

Foi et Raison

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401029ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401029ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lebel, M. (1996). Compte rendu de [GALIBOIS, Roland, VALCKE, Louis, *Le Périple intellectuel de Jean Pic de la Mirandole suivi du discours De la dignité de l'homme et du traité L'Être et l'Un*]. *Laval théologique et philosophique*, 52(3), 911–915. <https://doi.org/10.7202/401029ar>

## ◆ recensions

LOUIS VALCKE et ROLAND GALIBOIS, *Le Périphe intellectuel de Jean Pic de la Mirandole* suivi du discours *De la dignité de l'homme* et du traité *L'Être et l'Un*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, Centre d'études de la Renaissance de l'Université de Sherbrooke, 1994, xxiv et 354 pages.

Songez-vous à entreprendre un voyage culturel à Florence et à Rome à l'époque de la Renaissance italienne, commencez par lire *Le Périphe intellectuel de Jean Pic de la Mirandole (1463-1494)* en compagnie de deux renaissants bien connus pour leurs publications, Louis Valcke et Roland Galibois, respectivement professeur titulaire à l'Université de Sherbrooke et attaché de recherche au Centre d'études de la Renaissance de la même institution. Leur volume vaut son pesant d'or, car il est remarquable autant par la singulière qualité de la présentation que par la précise et vaste érudition. Il constitue une excellente introduction, d'abord à la vie, peu banale, mythique ou préromantique de ce jeune génie du Quattrocento, ensuite à la connaissance de deux écrits qui l'ont rendu célèbre *La Dignité de l'homme*, *L'Être et l'Un* ; la lecture de la biographie doit inciter à celle de l'œuvre, les deux étant inséparables en tout auteur de cette trempe, comme c'est le cas pour les Romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit en l'occurrence, non pas d'un discours et d'un traité proprement dits, mais plutôt de deux essais d'environ 25 pages chacun, qui se veulent des discussions, des disputes, des dissertations, des discours — au sens de *Discours* (dissertation) sur *l'Histoire Universelle* de Bossuet —, des joutes intellectuelles d'ordre philosophique et religieux où la rhétorique fait partie du genre ou du jeu.

L'ouvrage comprend, outre la *Présentation* (p. xi-xxiii) par Louis Valcke, deux sections, dont la première (p. 3-166) par le même auteur ; celle-ci est répartie en six chapitres ainsi intitulés : 1) La Grèce renaît en Italie ; 2) Les années de formation ; 3) La trilogie : l'*Oratio De hominis dignitate*, les *DCCCC Conclusiones* et l'*Apologia* ; 4) L'*Oratio De hominis dignitate* ; 5) La « conversion » de Jean Pic ; 6) Le *De ente et uno* et les dernières années. La seconde partie (p. 169-349) est l'œuvre de Roland Galibois ; le lecteur y trouvera la traduction de l'*Oratio De hominis dignitate* et du *De ente et uno*, accompagnée de force notes mises en bas de page et complétées par six annexes. À mon vif regret, le texte latin de Jean Pic ne figure pas en regard de la version française. Ajoutez les abréviations des références (p. xi-xii), la *Bibliographie* (p. 329-336), l'*Index des matières* (p. 337-341) et l'*Index des noms de personnes* (p. 343-349). *Le Périphe*, on le voit, est fortement charpenté.

Instructive est la *Présentation* où l'auteur commence par traiter de l'idée que se fait le grand public de Jean Pic depuis que Jacob Burckhardt l'a tenu, à tort, pour le prototype de l'humanisme italien du XV<sup>e</sup> siècle, le nouveau Prométhée ou le pré-Faust, préférant l'action à la contemplation, la domination à la soumission, la prise en charge à la résignation. Il n'en est rien ; le génie universel est un mythe. Pic est mort, il est vrai, trop jeune, à 31 ans, et sa carrière philosophico-théologique fut de trop courte durée — à peu près huit ou neuf ans — pour posséder une pensée achevée, systématique ; il a plutôt évolué rapidement ; trop curieux et indépendant d'esprit pour se cantonner

dans un système à l'exclusion de tout autre, il passa tour à tour de l'Orient à l'Occident, de Platon et d'Aristote au néo-platonisme et de là à la scolastique pour revenir à Aristote ; il étudia les traditions philosophiques les mieux établies et les plus rigoureuses, s'intéressa aux premiers théologiens, à l'orphisme, à l'astrologie, à la magie, aux sciences occultes, à la numérologie, aux mathématiques, au langage symbolique, tout en demeurant profondément chrétien.

Si *Le Périphe intellectuel*, axé sur deux textes uniquement, est le premier volume, le second, comme l'écrit Louis Valcke, portera sur les autres facettes ou les ramifications latérales de la pensée de Jean Pic auxquelles je viens de faire allusion ; l'averroïsme de Padoue, la *via moderna* de la Sorbonne, les *Calculatores* d'Oxford et de Pavie, l'humanisme littéraire de Florence et de Venise. Ces études seront fondées notamment sur les *DCCCC Conclusiones*, l'*Apologia*, l'*Heptaplus* et les *Disputationes adversus astrologiam divinatricem*. Sans doute y aurait-il lieu aussi de consacrer un troisième volume aux écrits spirituels, à la correspondance et aux poèmes de Jean Pic, sans oublier d'y ajouter une étude comparée des traductions de ses œuvres.

Les six chapitres qui suivent sont consacrés au véritable périple intellectuel de ce puits de science, par ailleurs fort conscient de ses propres limites : « J'ai voulu prouver là, disait Pic à la fin de l'*Oratio*, non pas que je sais beaucoup de choses, mais que j'en sais que beaucoup ignorent. » Cet enfant gâté de la nature et de la société, aristocrate et riche, comte de la Concorde, pouvait être prétentieux, à l'occasion ; mais, plutôt qu'obstiné, il se montrait en tout déterminé, énergique et résolu. Franc, honnête et lucide, on ne le verra jamais changer sa trajectoire en fonction des courants de la mode. Si une autorité civile ou religieuse prétend lui signifier qu'il fait fausse route, il préférera fuir, se taire ou remiser le dossier litigieux, plutôt que d'exprimer une opinion qui, en son âme et conscience, n'est pas la sienne. « Le caméléon que nous sommes », dit Jean Pic dans l'*Oratio*. Mais il parle ici au nom de l'homme, de toute l'espèce humaine. Le lui attribuer personnellement comme emblème ne pourrait référer qu'à cette versatilité naturelle qui le fait évoluer sous l'influence de maîtres anciens qu'il finit par hiérarchiser à force de les mieux lire et comparer. De toute façon, à lire *Le Périphe*, sous la plume alerte du mentor Louis Valcke, le lecteur fera une randonnée à nulle autre pareille dans l'histoire de l'humanisme italien du xv<sup>e</sup> siècle ; il passera du cadre historique aux années de formation et à la « conversion » de Pic ; il ira de découverte en découverte au point de vue linguistique et littéraire, philosophique et scientifique. Il lui arrivera même de partager au moins une frasque de ce jeune prince, noblesse oblige, qui enleva un jour « la belle de son cœur », sauta à califourchon sur son cheval et précipita ainsi une échauffourée, laquelle se termina par une vingtaine de victimes et le silence suggestif du coupable derrière les barreaux. *O tempora ! o mores !* Comme quoi on ne s'ennuie pas en compagnie de Pic.

Le sujet que traite ce dernier dans son *Oratio De hominis dignitate* — essai ou exposé sur la dignité de l'homme — était alors brûlant d'actualité. En effet, avant lui, quatre humanistes l'avaient abordé : Poggio Bracciolini, *De nobilitate* (1440) ; Bartolomeo Fazio, *De excellentia ac praestantia hominis* (1450) ; Giannozzo Manetti, *De dignitate et excellentia hominis* (1453) ; Christoforo Landino, *De vera nobilitate* (1469). Mais, parallèlement à ce courant optimiste, en courait un autre, pessimiste. C'est à se demander même si ce n'était pas alors un jeu parmi les humanistes. Ainsi Poggio Bracciolini, ci-dessus mentionné, écrivit coup sur coup, après 1440, les deux essais suivants : *De miseria humanae conditionis* (1495) et *De varietate fortunae*, un peu dans la veine de Plutarque. Il connaissait aussi probablement le manuscrit d'Innocent III (1198-1216), *De contemptu mundi sive de miseria humanae conditionis*, qui devait connaître, suite à l'invention de l'imprimerie, plus d'une réimpression (1470, 1473, 1480, 1482). De même, le *De imitatione Christi* (1424) de Thomas à Kempis (1380-1471) — l'auteur le plus lu après la Bible —, était constamment

réimprimé (1468, 1470, 1471, etc.). On peut présumer que Jean Pic n'ignorait point ces écrits au moment où il composait l'*Oratio* qui devait le rendre célèbre.

À vrai dire, le sujet était dans l'air depuis l'Antiquité. En effet, Sophocle est le premier écrivain européen à avoir composé — dans le chœur d'*Antigone*, aux vers 332-375 — un hymne à la dignité, à la gloire et à la grandeur de l'être humain, sans oublier pour autant de relever en même temps les faiblesses et les limites de ce dernier.

Au lieu de citer Sophocle au début de son *Oratio*, Jean Pic fait allusion à un vague Abdallah, disciple (?) de Mahomet, qui aurait admiré l'homme, sentiment partagé par Hermès Trismégiste — Mercure trois fois très grand — qui a écrit : « O Asclépius, quelle grande merveille que l'homme ! » En fait, Jean Pic consacre toute la première partie à cerner le privilège exclusif que fait de l'homme un si spécial objet d'admiration : sa liberté.

Roland Galibois est un traducteur chevronné, c'est-à-dire un martyr des mots, du rythme et de la structure des phrases, aussi familier avec le latin de la Renaissance qu'avec celui de Cicéron. Sa traduction de l'*Oratio* et du *De ente et uno* est à la fois exacte, élégante et précise, originale et personnelle. Probité intellectuelle oblige, il montre parfois un soin extrême à justifier sa traduction de certains vocables difficiles, à en juger du moins par les commentaires qui figurent en bas de page. Ces derniers, pour lumineux et pertinents qu'ils soient, sont souvent trop longs. Pour ma part, j'en ai fait mon gibier, tout en gardant l'œil sur le texte. Mais je me demande si par hasard plus d'un lecteur ne sera pas plus captivé par les notes que par l'exposé de Jean Pic. Quel dommage aussi que le traducteur n'ait pas mis le texte latin en regard de sa version française ! Mais, je me hâte de le dire, Roland Galibois répond par anticipation aux critiques en faisant précéder sa traduction d'observations judicieuses.

Jean Pic, fort curieux de connaître l'immense champ des connaissances philosophiques, religieuses et scientifiques depuis la plus haute Antiquité, se mit à apprendre les langues : au grec et au latin qui lui étaient déjà familiers, il voulut ajouter l'arabe et l'araméen — la langue de Jésus, encore parlée par environ 40 000 personnes —, le chaldéen et l'hébreu. Puis il se fit un point d'honneur de rendre compte de ses découvertes, de lancer et de tenir un long débat public à Rome, sur ses 900 propositions ou thèses. L'important est de poser les bonnes questions, même si la réponse met un siècle ou deux à venir. Jean Pic tint parole. C'est à 23 ans, à Rome, en 1487, devant un Aréopage de savants exégètes qu'il s'apprêtait à prononcer son discours d'introduction à ses thèses, quand la mise en doute de l'orthodoxie de certaines d'entre elles fit interdire le débat projeté. Jean Pic ne devait donc faire connaître qu'à quelques amis cette *Oratio* rédigée en un latin classique, volontiers lyrique et oratoire, que Cicéron et Tacite n'auraient pas désavoué ; mais qui ne sera publiée qu'après sa mort.

L'*Oratio De hominis dignitate* est beaucoup plus qu'un très éloquent discours sur la dignité de la personne humaine, enfant, image et temple de Dieu ; si les mots *mea oratio* et *ego dico* y reviennent plusieurs fois, les vocables *congressus*, *discussio*, *disputare*, *disputatio* et *pugna* sont plus souvent employés. L'*Oratio* est aussi un vigoureux plaidoyer en faveur de la paix intérieure, de la *pax philosophica*. Son auteur proclame à cor et à cri la liberté radicale dans l'expression de la vérité, la liberté personnelle, civile, politique et religieuse. Il fait l'éloge de la philosophie, comparée, morale, naturelle, théologique, des arts libéraux, surtout des disciplines dignes de l'homme ; il insiste sur la dialectique, les trois préceptes delphiques, les mystères païens et chrétiens, l'échelle de Jacob, la théologie poétique, la kabbale, Orphée, Zoroastre, Homère et Hésiode, Pythagore, Platon et Aristote, la science des nombres ; dans une vraie cavalcade il passe en revue les philosophes qui l'ont précédé, caractérisant chacun d'eux de deux épithètes. Tel un simple soldat — c'est ainsi qu'il

s'appelle lui-même —, il termine son discours en incitant son auditoire au combat — intellectuel, cela va sans dire —, à la bataille, « comme au signal de la trompette ». Jean Pic a eu vraiment conscience d'apporter du nouveau : une nouvelle façon d'aborder la philosophie ; une nouvelle exploration du passage de l'humanisme antique à l'humanisme chrétien.

À l'évidence, la lecture du *De ente et uno*, *L'Être et l'Un*, est plus ardue et moins captivante. Le thème en est plus abstrait et moins varié, plus didactique et moins oratoire. L'*Oratio* est plus littéraire, le *De ente et uno*, plus sec ou serré, plus abstrait ou technique. Il est postérieur de cinq ans à l'*Oratio* (1486). Les deux essais/opuscules sont à peu près d'égale longueur mais tout à fait différents d'esprit, de composition et de style. Il s'agit ici d'un résumé substantiel, peut-être un peu escamoté, d'une dispute survenue entre un prince, amateur de philosophie platonicienne, Laurent de Médicis, et un helléniste de qualité, philosophe aristotélicien, Ange Politien. La joute intellectuelle portait sur les rapports réciproques entre l'être et l'un. Or, c'est un sujet que Jean Pic lui-même médite depuis plusieurs années. Aussi n'est-il pas surprenant de le voir accepter de bonne grâce l'invitation de son ami Politien à lui en fournir un condensé. Jean Pic, comme placé entre l'arbre et l'écorce, va s'exprimer en termes scolastiques, ne voulant pas sacrifier la vérité à l'amitié ; la langue philosophique, serrant le réel ou le vrai de près, nourrit des exigences qui ne peuvent sacrifier que temporairement, tout au plus, aux beautés de la forme, a dû se dire Pic. Si Aristote est le premier à avoir traité le sujet *ex professo*, Platon, lui, l'a abordé de biais, à sa façon, notamment en deux dialogues, le *Parménide* et le *Sophiste*, où la conversation est à l'antipode de la leçon magistrale. Jean Pic se propose de raccorder les deux philosophes. Il le fait dans une analyse critique et philologique du *Parménide* et du *Sophiste* ; à part quelques morceaux de bravoure de brillant styliste dispersés ici et là, la langue est plutôt philosophique que littéraire ; il se montre même, je crois, dans l'ensemble, plus sympathique à Aristote qu'à Platon, le fondateur du Lycée étant plus direct, méthodique et rigoureux que le fondateur de l'Académie.

Voici les grandes lignes de cet important thème philosophique. Le préambule/épître dédicatoire à Ange Politien commence ainsi : « Ces jours derniers, tu me racontais ta discussion avec Laurent de Médicis concernant l'être et l'un » ; et se termine sur cette phrase : « Voilà, si je me souviens bien, ce dont nous parlions. » On croirait lire Platon. Le chapitre I, fort bref, indique le plan. Les chapitres II à V fournissent la solution du premier argument qui se lit comme suit : « À les entendre, Dieu, de par sa simplicité maximale, est un, mais n'est pourtant pas un être. Bref, l'un englobe Dieu et la matière première, alors que l'être n'englobe ni l'un ni l'autre. » Le court chapitre VI résume de ce trait : « cela manque de sérieux » la solution du deuxième argument ainsi présenté : « la matière première est une, mais, comme telle, c'est-à-dire sans forme aucune, c'est un non-être ». Le troisième argument : « les rapports entre l'être et l'un sont analogues à leurs opposés respectifs », est expédié de façon encore plus brève au chapitre VII. Les chapitres VIII et IX, presque aussi étoffés que le chapitre V, font ressortir la perception de l'ordre de l'être, de l'un, du bien et du vrai dans tout le créé, puis la perception de Dieu en lui-même ou comme cause universelle. Le chapitre X est une brève conclusion d'ordre métaphysique, d'une haute spiritualité, une sorte de *De imitatione Dei*.

Mieux vaut lire la présentation détaillée et pénétrante du texte faite par le traducteur Roland Galibois. Humaniste de vieille roche, j'ai beaucoup apprécié, entre autres points, les distinctions nettes de Jean Pic entre le profane et le sacré, le symbole et la chose, le discours (les mots) et le réel.

*Le Périple intellectuel de Jean Pic de la Mirandole* occupe une place de choix parmi les livres récemment parus sur ce jeune génie de la Renaissance italienne. Si ce premier volume à lui consac-

crer a pu voir le jour en librairie, c'est grâce au concours du Conseil de recherche en Humanités du Canada. Il me tarde de lire le second.

Maurice LEBEL  
Université Laval

Benôit TIMMERMANS, **La Résolution des problèmes de Descartes à Kant**. Coll. « L'interrogation philosophique ». Paris, Presses Universitaires de France, 1995, 319 pages.

L'ouvrage de B. Timmermans présente de manière informée et pénétrante l'évolution du concept d'analyse du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur défend la thèse que cette évolution exprime un *déclin*, celui du caractère *inventif* de l'analyse, dont Descartes et Leibniz l'ont (ré)investie et dont Kant l'a privée. Cette relecture du siècle Classique et des Lumières, prenant à témoin particulièrement l'histoire des mathématiques, met en relief les rapports déterminants entre science et métaphysique, et plus généralement encore entre l'interroger et le répondre. Les nombreuses inflexions subies par la notion d'analyse montrent combien l'effectivité escomptée du pouvoir résolutoire de l'analyse est à la mesure de la portée ontologique accordée à la connaissance. L'analyse oscille ainsi entre deux pôles : soit le monde est accessible au connaître, alors elle pourra être conçue comme *inventive* en tant qu'elle fraie le chemin qui nous le découvre ; soit, au contraire, il nous demeure voilé, alors elle sera envisagée comme *inventaire*, auquel cas elle sera tautologique ou irrémédiablement incomplète.

Le livre compte cinq chapitres. L'auteur met d'abord en lumière l'héritage des traditions platonicienne et aristotélicienne, puis procède à l'examen de la notion d'analyse chez Descartes, Pascal et Spinoza, Leibniz, et Kant. Son constant souci de conjuguer histoire de la philosophie et histoire des sciences apporte un éclairage nécessaire à la compréhension de leur influence mutuelle. Nous résumerons ici trois axes majeurs.

La nouvelle conception de l'analyse introduite par Descartes est marquée par une évolution qui prend origine dans les mathématiques et se prolonge en métaphysique. La méthode analytique de Descartes emprunte « tout le meilleur de l'Analyse géométrique et de l'Algèbre ». L'analyse mathématique se présentera d'abord comme la méthode adéquate pour la réalisation de la *mathesis universalis*. Cette méthode de résolution générale s'appuie sur la proportion et le continu, et se présente sous deux formes : la voie *directe* et la voie *indirecte*. Dans le premier cas, davantage synthétique, la mesure de l'inconnu est opérée au moyen d'une unité fixe et d'une constante de proportionnalité connue (règle de trois). Dans le second, relevant cette fois de l'analyse, ce qui est recherché n'est plus seulement la *mesure* d'une magnitude inconnue mais encore l'*ordre* qui l'engendre. La résolution ne réside plus dans un *produit* mais dans une (ou plusieurs) *racine*. Il ne s'agit plus de *produire* une grandeur (comme dans le théorème de Thalès), mais bien de découvrir le *rapport* liant des grandeurs (comme dans le théorème de Pythagore). Cette *mise en équation*, qui procède par homogénéisation et par équivalence de proportions, donne pour ainsi dire les deux termes du mouvement que l'analyste doit parcourir afin d'inventer ou découvrir leur rapport. On sait combien la méthode cartésienne de résolution par analyse (algébrique) a contribué au développement de la géométrie. Ainsi, avec Descartes, la notion d'analyse acquiert-elle un caractère éminemment *inventif* : « l'analyse montre la vraie voie par laquelle une chose a été méthodiquement inventée », écrit-il. Elle n'est plus une remontée presque mécanique d'un effet vers une cause ; elle exhibe plutôt le rapport de dépendance qui les détermine réciproquement. Descartes se démarque par là de la scolastique et de son attachement à la syllogistique comme méthode privilégiée d'invention (synthétique) et de progrès dans la connaissance. Dans la perspective cartésienne, savoir et réel